

Les Américaines de la Classe des Loisirs et le Grand Tour en 1900

Un modèle

Martine Geronimi

Volume 22, Number 2, Summer 2003

Les Routes à thèmes

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1071590ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1071590ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

0712-8657 (print)

1923-2705 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Geronimi, M. (2003). Les Américaines de la Classe des Loisirs et le Grand Tour en 1900 : un modèle. *Téoros*, 22(2), 10–15. <https://doi.org/10.7202/1071590ar>



Les Américaines de la Classe des Loisirs et le Grand Tour en 1900

Un modèle

Martine Geronimi

Le célèbre musée Getty de Los Angeles organisait, du 8 janvier au 11 août 2002, une exposition somptueuse sur le Grand Tour et l'Italie au XVIII^e siècle. Ainsi, de nos jours, ce phénomène majeur hante encore l'imaginaire des connaisseurs attirés par ces destinations nostalgiques. L'exposition californienne voulait souligner l'importance de cette expérience touristique, tant d'un point de vue artistique que culturel. Deux destinations incontournables étaient mises en vedette : Naples et le Vésuve d'une part, Rome d'autre part. Le rôle particulier du dessin de voyageurs en Italie était souligné par une présentation intitulée *Drawing Italy in the Age of the Grand Tour*.

Le voyage entrepris par les aristocrates anglais a servi de modèle à plusieurs générations de jeune gens de culture anglaise. La première destination du Grand Tour était l'Italie pour son héritage romain et ses monuments. L'admiration que les Anglais portaient à l'Antiquité les poussait à venir découvrir l'original et à se laisser séduire par le charme de la découverte d'un objet vénéré avant même le départ. Ainsi, le Colisée à Rome ou les merveilles de la nature telles les éruptions volcaniques du Vésuve prenaient toute leur puissance à être contemplées par le visiteur qui ensuite se les appropriait en les dessinant.

Ce prototype des routes touristiques, une fois élaboré, a donné lieu à de multiples voyages qui ont conduit, à la fin du XIX^e siècle, les Américains à imiter les Anglais dans la nécessité de se cultiver et de se réaliser par un tour d'Europe. Dans

cet article, nous voulons d'abord faire un rappel de l'importance du Grand Tour en tant que route touristique initiée par les Britanniques et, deuxièmement, montrer comment les femmes, en particulier des Américaines, se sont réapproprié ce modèle pour découvrir elles aussi l'Europe.

L'héritage du Grand Tour

Après 1815, une fois la paix retrouvée et les terribles guerres menées par Napoléon en Europe définitivement éteintes, les touristes anglais retournent en grand nombre sur le continent. Une fièvre s'empare des familles anglaises qui débarquent dès 1815 par milliers (Feifer, 1986 : 164¹). L'héritage du Grand Tour est toujours présent. Il est fort important de comprendre que la notion anglaise de *Grand Tour*, destinée à qualifier le voyage sur le continent en vue de parfaire la formation du gentleman, est transférée au tourisme : le périple doit conduire l'intéressé durant six mois jusqu'à Rome, en passant par la France ; durant la seconde moitié du XVIII^e siècle, la Suisse, c'est-à-dire également la haute montagne, est incorporée à cet itinéraire (Wackerman). À l'occasion de ce voyage, le néophyte ne recherchait pas des images idéales, mais des souvenirs vivants de la réalité citadine (Briganti, Trezzani et Laureati, 1971).

La signification de ces types de voyage est ce que Feifer nomme le « *social advancement* ». En effet, de retour au pays, le jeune homme fait la différence : il est devenu un « *gentleman cosmopolitan* » (Boyer 1995 : 42), capable de mesurer l'étrange par référence au *non familier* (Ousby, 1990). L'ébauche du personnage du « *connoisseur* » dans le milieu des

gentilshommes anglais qui rentrent du Grand Tour est significative. Le connaisseur est celui qui connaît, qui comprend les beaux-arts, et ces derniers occupent une place considérable dans la culture d'un gentleman accompli. Il doit avoir fait le Grand Tour, il doit avoir visité l'Italie, il doit connaître l'art italien. Ce désir de se « hausser », de se distinguer par le voyage devient, dans la première moitié du XIX^e siècle, une notion excitante pour toute la famille. La fortune et le nom doivent obligatoirement être reliés à des comportements différents de ceux de la masse.

L'élite se reconnaît à son habillement et à ses préoccupations. Une mode se crée, mode à laquelle la famille royale contribue, comme pour la station balnéaire de Bath, dès le XVIII^e siècle. Bien avant la Révolution française de 1789, la saison d'hiver dans le midi avait été inventée par le Docteur Smolett, suivi par des membres de la famille royale anglaise (Boyer, 1995 : 43). Précisons que l'on attribue la paternité du terme « tourisme » à Stendhal (1850). Ce n'est pas sans raison si c'est un écrivain qui en est le créateur, du moins le propagateur, car l'élite artistique fait partie des voyageurs qui se déplacent sur le continent, à l'instar de Byron ou de Shelley.

On peut se demander pourquoi les Anglais sont les premiers touristes. Marc Boyer explique que l'Angleterre était alors « *le pays le plus évolué* », à la tête duquel se regroupait une classe aristocratique ayant tout le loisir de codifier un style de vie oisif, adapté à leurs exigences. L'élite anglaise avait surtout su la première s'enrichir en pratiquant des politiques économiques d'avant-garde, en transformant la



campagne avec les *enclosures*, en mettant au point une politique coloniale à leur profit. Tandis que les classes sociales s'appauvrirent, l'aristocratie pouvait dégager de ces changements le luxe suprême : du temps libre pour se cultiver. Influencée par Goethe et Rousseau, cette caste recherche dès la première moitié du XIX^e siècle à se démarquer en choisissant le gothique et les romans de chevalerie à la Walter Scott, les hauts sommets des chaînes alpines et les lieux historiques comme Venise, exaltée par John Ruskin dans son livre-phare *Les pierres de Venise* en 1851 (Ruskin, 1983). Venise est alors considérée comme le lieu privilégié du retour au passé, symbole de la frivolité et de la romance. Derrière cette nostalgie se cachait, selon Donald Horne, ce sentiment d'un « *malaise du présent* » qui a conduit l'élite du XIX^e siècle à piller le passé afin de lui fournir une raison moderne de dignité et de sens (Horne, 1984).

Loin de considérer le Grand Tour comme étant l'apanage des Anglais, il faut y voir aussi la mobilité d'une classe intellectuelle qui se réunit dans les Cafés littéraires.

La littérature et l'art en général se pensent et se discutent dans les Cafés. Ainsi, à Rome, c'est au Caffè Greco que les artistes allemands, mus par un idéal néo-classique, se réunissent. Dès 1826, l'auteur américain James Fenimore Cooper part à l'assaut de l'Europe pour réaliser son Grand Tour. Dans des volumes comme *Gleanings in Europe 1836*, il retrace ses pérégrinations, au cours desquelles il fréquente la haute société européenne et rencontre notamment Scott et La Fayette.

À la fin du XIX^e siècle, cette réappropriation de l'univers antique et de son réceptacle, l'Europe, fascine aussi les femmes qui, en grandes lectrices, dévorent les œuvres des écrivains voyageurs pionniers comme celle de Henry James qui écrit *A Little Tour in France* en 1883 pour le journal de Boston, *Atlantic Monthly*.

Les femmes américaines et le Grand Tour

John Towner en 1996 consacre un chapitre entier sur le Grand Tour dans son livre



Forum romain, Rome
Photo : Martine Geronimi

An Historical Geography of Recreation and Tourism in the Western World 1540-1940. Il y analyse notamment les changements d'intérêts que les touristes anglais accordent au Grand Tour, au fur et à mesure que les siècles s'écoulent. On relève deux constantes tout au long des siècles, l'attrait pour l'art et l'architecture et le goût toujours plus marqué pour les paysages. L'intérêt pour les sociétés d'accueil et les Antiquités tend à s'estomper au tournant des années 1830. Quant au goût prédominant pour les fortifications, présent avant les guerres napoléoniennes, il s'estompe dès la paix retrouvée. L'ouvrage nous apprend que dès 1820 quelques femmes anglaises issues de l'aristocratie effectuaient leur Grand Tour. Ainsi, Maria Graham, en 1820, décrit les paysans romains, Mariana Starke dépeint ceux de la Toscane et Lady Morgan, dans ses trois volumes sur l'Italie, joue également à l'ethnologue en rapportant les coutumes locales. Ces voyageuses ne font évidemment pas encore partie de la masse des touristes. Towner confirme qu'une industrie du Grand Tour, avec son lot d'hôtels,

de guides de voyages et de forfaits grand public, se mettra en place seulement après 1850 et l'avènement des transatlantiques et du chemin de fer.

C'est dans le contexte du tout début du XX^e siècle que nous allons porter notre attention sur trois Américaines partant découvrir l'Europe. Ces souvenirs nous sont parvenus au fil d'un récit de voyage consigné dans un livre intitulé *By the Way*, publié à San Francisco en 1903. L'auteure, romancière américaine et femme émancipée de 1900, signe du nom d'Ann Greene Foster. Elle rédige ce récit sous la forme d'une lettre romantique qu'elle adresse à un mystérieux correspondant resté en Amérique. Alors que le tourisme de masse européen allait bon train, ce sont des voyages de l'élite américaine que nous découvrons dans ce recueil.

Prenant le bateau à Philadelphie après un voyage en train en provenance de la Californie, ces dames voyagent en aristocrates, partageant la table du commandant de bord puisqu'elles sont des hôtes



de marque, fréquentant de riches philanthropes de Philadelphie et appréciant la compagnie d'un «*délicieux Gentleman Canadien*²».

Nous allons mettre en évidence l'itinéraire suivi et les motivations sous-jacentes à ces pérégrinations. Signalons tout d'abord que c'est un des circuits les plus lointains que nous retrouvons sous la plume de Madame Foster. Les trois femmes se rendent jusqu'en Turquie orientale en passant par la Grèce. En deuxième lieu, l'ouvrage est parsemé de photos qui illustrent l'itinéraire tout au long des étapes décrites dans les lettres. Plus précisément, quarante photos agrémentent le récit, en grande majorité les îles britanniques et l'Italie, ensuite la Grèce et la Turquie. Troisièmement le livre est extrêmement bien documenté avec références bibliographiques et index des lieux et places où elles ont résidé. Il a une facture résolument moderne. L'auteur ne présente pas le périple dans un ordre chronologique. Elle divise les pays en deux parties: la première comprend la Grande-Bretagne, l'Italie, la Suisse, la Hollande et la Belgique, tandis que la seconde se termine par la France. Après s'être intéressées à des destinations moins usitées comme l'Allemagne, l'Autriche et la Hongrie, ces dames se rendent en Turquie après être passées par la Grèce.

Le voyage les mène ainsi d'Angleterre en Italie, en passant par Gibraltar et une croisière en Méditerranée. La France est abordée par le port du Havre. Ces femmes cultivées se déplacent le plus souvent en bateau et en train. Elles se réfèrent à plusieurs guides comme le guide allemand *Baedecker* et l'anglais *Hare*. Madame Foster note ses impressions et compare son point de vue à celui du guide ou du voyageur précurseur. Ainsi elle se surprend à admirer Le Havre, alors qu'aucun des guides ne fait mention de la beauté du lieu. Elle remercie Henry James de lui avoir indiqué la ville de Blois. Elle donne des conseils de lecture aux futurs voyageurs en ajoutant en index toutes ses références.

C'est une femme de lettres et ses références sont d'ordre littéraire; hormis Henry James, ses autres modèles sont nombreux,

en passant par Shelley, Byron, Victor Hugo, Walter Scott ou Thoreau. C'est enfin une adepte inconditionnelle de John Ruskin et de ses ouvrages comme *Les Pierres de Venise* et *Les sept lampes*. On constate que madame Foster a une prédilection pour la Grande-Bretagne et l'Italie: elle consacre en effet quarante-deux pages et neuf photos à l'Italie et cinquante-deux pages à la Grande-Bretagne. La France, pour sa part, est traitée sur vingt-cinq pages et cinq photos.

La Grande-Bretagne

Ce qui frappe immédiatement dans ce Tour est qu'il y inclut en Angleterre un forfait conçu spécifiquement pour les touristes américains: l'«*American tourists stop over Ticket*». Il s'agit de la Route des Jardins. La fascination anglaise pour les jardins italiens se retrouve dans la mise en spectacle de répliques exécutées en Angleterre au XVIII^e siècle. Le jardin le plus admiré et le plus visité était sans conteste possible celui de Stowe, près de Buckingham. Les dames suivent à la lettre ce tour des jardins. Elles sont également passionnées par les demeures des hommes célèbres. Il n'y a rien d'étonnant à cette obsession de visites des maisons; elle correspond à une réalité dans l'Amérique de la fin du XIX^e siècle où les femmes de la bonne société se regroupent pour préserver le patrimoine américain et en particulier les demeures des grands hommes comme Jefferson. Ici, ce sont les hommes politiques et les romanciers qui guident les pas des voyageuses.

De Hawarden Castle, château du ministre Gladstone, au pays de Galles, les voyageuses se rendent au Château féodal de Warwick³, puis admirent Eaton Hall⁴, la demeure du Duc de Westminster près de Liverpool à Chester. Il faut le noter, ces destinations, en raison de leur histoire, demeurent encore des lieux incontournables des touristes du XXI^e siècle.

Les romanciers ont leur point d'ancrage dans l'île de Wight, lieu de la Bohème consacrée depuis lors. Aussi nos Américaines visitent-elles la maison de Tennyson à Ventnor et la petite église de

Stoke Poges qui a inspiré le poète Gray pour sa célèbre *Élégie*. La visite de la maison de Tennyson est le vœu le plus cher de Foster. Cette quête s'apparente à un véritable pèlerinage, culte rendu à un auteur vénéré par la voyageuse. Bien entendu, l'île de Wight recèle un autre attrait, celui d'être un lieu royal: à Cowes, la Reine Victoria possédait sa demeure préférée. Le lieu est, depuis 1851, le centre d'une régate renommée⁵, la Coupe de l'Amérique⁶. Les dames ne peuvent ignorer de tels lieux à la mode, mais ce sont les paysages pittoresques du Lancashire, en particulier ceux du Lac Windermere⁷, qui plaisent à Foster, car ils ont inspiré bon nombre d'écrivains anglais comme Scott, Shelley ou Wordsworth et, pour cette raison, méritent également le déplacement. Foster parle de sa visite au cottage de Wordsworth, dans lequel la sociologue et grande voyageuse Harriet Martineau a vécu⁸.

Avant de se rendre à Londres, les voyageuses se précipitent sur les lieux du grand inventeur du roman historique qu'est Walter Scott. Le formidable succès de Scott dans les années 1820 et 1830 ne relève pas simplement d'un phénomène de mode; il a fondé un genre littéraire et mis à la mode les paysages médiévaux. Quentin Durward et Ivanohé ont bercé les générations anglophones et américaines tout au long du XIX^e siècle. Ainsi, Foster prend en photographie Dryburgh Abbaye dans laquelle se trouve la tombe de l'illustre Scott et se rend avec ses compagnes de voyage, à peine arrivées en Écosse, au château d'Abottsford, lieu de résidence de l'écrivain.

Bien sûr, Londres est un passage obligé que les voyageuses ne dédaignent pas. Foster recommande la visite de l'abbaye de Westminster en tout premier lieu, puis celle du parlement. Elle préconise de prendre le bateau afin d'admirer la vue du parlement à partir de la Tamise. Ce qui semble ravir l'attention de nos Américaines est Hyde Park. C'est en parlant de ce lieu que Foster s'enflamme contre les auteurs-voyageurs qui ne semblent pas donner de lettres de crédit à Londres et qui lui préféreraient Paris; et de s'exclamer que Hyde Park est à Londres ce que sont les Tuileries à Paris. Le parti pris pour Londres est cer-



tain. De plus, l'exposition du Crystal Palace à Norwood près de Londres peut, d'après Foster, remplacer avantageusement la visite des merveilles du continent qu'on ne peut s'offrir. Ainsi, pour ses compatriotes et futurs touristes américains qui n'auraient pas le temps ou les moyens de s'y rendre, le Crystal Palace est un merveilleux Parc à thèmes. Elle précise que ce *Monde en miniature* présente les œuvres de la Suisse, de l'Allemagne, de la France et de l'Italie. Elle conclut en soutenant que le plus fascinant à Londres, est la visite de la National Gallery suivie du British Museum. La Culture est à l'honneur pour nos voyageuses distinguées.

L'Italie

En Italie, les visiteuses découvrent les lieux recommandés par les précurseurs du Grand Tour, en premier lieu le Vésuve. La baie de Naples est un incontournable. Capri est photographiée deux fois. Les ruines de Pompéi sont parcourues bien qu'elles semblent étranges à prime abord. Les scènes de rues de Naples avec les draps suspendus aux fenêtres sont prises en photos. À Rome, de nombreux étrangers se trouvent dans les pensions et nos voyageuses partagent leur table, entre autres, avec une touriste canadienne et «deux filles de Boston». Foster critique les points de vue de deux voyageurs américains célèbres, l'auteur et critique Howells et l'écrivain Hawthorne, qui, quarante ans plus tôt, avaient préféré la ville antique à la ville moderne. Foster est une excursionniste résolument de son temps, le début du XX^e siècle, pour lequel l'éclectisme est admissible. Le Moderne peut côtoyer l'Ancien et, dans certains cas, le surpasser. Cependant, certains vestiges comme certaines traces suscitent une nostalgie désirable.

Dans le cas de Rome, Foster recommande fermement la présence d'un guide, un *Cicerone*, pour pouvoir d'abord assimiler les lieux anciens et modernes. Ensuite seulement, le voyageur pourra avoir le loisir de retourner seul sur les lieux préférés et y méditer ou simplement les savourer esthétiquement. Aux yeux de Foster, après le Vatican, le lieu le plus



Villa Borghèse, Rome
Photo : Martine Geronimi

splendide est la Villa Borghese. Ce qu'elle admire le plus à Rome, une sorte de symbole de la ville, est l'omniprésence du marbre, tant dans les sculptures que dans les architectures extérieures et intérieures.

Mais c'est à Florence que ces dames semblent se délecter. Elles y passent trois semaines dans ce que Foster qualifie d'«*Art Center of the World*», ce musée à ciel ouvert. La romancière en profite pour acheter de nombreuses œuvres de voyageurs ayant résidé à Florence, notamment des femmes, comme le livre d'une certaine Mrs. Oliphant, *Makers of Florence*. *Mornings in Florence* de Ruskin et *Tuscan Cities* de Howells se mêlent au guide de Huton, *Literary Landmarks of Florence*, pour parfaire la connaissance et entretenir le souvenir, une fois de retour en Californie. La campagne siennoise est aussi admirée, en particulier pour ses paysannes qui travaillent aux champs. Nos dames les contemplent pour leurs pittoresques chapeaux qui les protègent du soleil brûlant et se laissent bercer à la douceur de la rêverie d'une époque médiévale à leurs yeux. Le contraste de la campagne italienne semble un archaïsme à nos modernes

Californiennes et elles sont donc des touristes séduites par la différence, l'Ailleurs.

La France

Il faut atteindre la page 137 du livre de 182 pages pour découvrir Paris. Cela ne doit pas étonner le lecteur contemporain. Paris est intéressant, mais ne semble qu'une étape dans le voyage du touriste élitiste américain de l'époque. On considère qu'il faut y passer, mais c'est l'Italie qui l'emporte de loin.

Ainsi nos Américaines cèdent à cette mode. La référence littéraire de la France, c'est alors Victor Hugo et Foster met en exergue quatre vers du poète en français, suivis de la traduction anglaise, faite par une femme, Eleanor Freer. Le poème est une ode à la France⁹. Foster dénomme Paris «*la belle Paris*». Dès le début, elle met en garde le lecteur américain de s'y rendre en juillet ou en août, parce que le charme y est rompu par la foule des touristes pendant ces deux mois. Elle conseille de s'y rendre en mai, insistant une nouvelle fois sur Hugo qui avait écrit «*le mois de mai sans la France, ce n'est pas le mois de mai*». Les commentaires gastronomiques nous rensei-



Place Saint-Marc, Venise
Photo : Georges Félix Cohen

gnent sur les goûts de l'élite. On peut s'amuser à lire qu'il n'y a pas une bonne tasse de café dans tout Paris, mais que le thé et le chocolat sont parfaits et que les croissants et le beurre frais non salé sont délicieux.

Le circuit mène nos Américaines de leur pension de famille près des Grands Boulevards vers la rue des Pyramides, en passant par l'église Saint-Augustin tout près de la gare Saint-Lazare. De la rue de Rivoli, elles se rendent au Louvre. Tout près des Tuileries se trouve la place de la Concorde qu'elle décrit comme un immense quadrilatère sur lequel se trouvent d'énormes statues, dont une drapée de crêpe noir et couverte de couronnes de fleurs représentant l'Alsace perdue par les

Français contre les Allemands en 1870. Elle précise que l'obélisque se trouve en son centre entouré de fontaines.

L'écrivaine semble fascinée par la perspective dessinée par les urbanistes français faisant en sorte que le touriste peut, en se plaçant dans la cour du Louvre et en regardant en direction de l'Arc du Carroussel, voir en enfilade les jardins des Tuileries, traverser du regard les Champs Élysées pour atteindre l'Arc de Triomphe. Elle conseille de passer une semaine à Paris qu'elle dit finalement être la ville la plus fascinante du globe. Les musées du Luxembourg, du Louvre sont à voir absolument et, si le voyageur en a le temps, elle recommande le musée Cluny,

le musée Guimet, le musée des Religions, le musée Gustave-Moreau, le musée Cernuski, le musée Galliera, la Sainte-Chapelle et l'amphithéâtre de la Sorbonne. Tout un périple en une semaine.

À Paris, il faut se rendre au bois de Boulogne et, bien sûr, à la cathédrale Notre-Dame. Hors de Paris, il est impératif de passer une journée à Versailles et de se rendre dans le lieu de La Bohème qu'est Barbizon.

Plus au sud, l'étape des châteaux de la Loire est un incontournable. Pour Foster, «*la Touraine est la France*» parce qu'elle est le foyer de Balzac, de Rabelais et de Descartes. C'est aussi, de son point de



vue, le berceau des châteaux, des livres, des belles femmes et de la Romance.

Marseille et la vallée du Rhône sur le chemin de l'Italie parachèvent le circuit français.

Conclusion

Ce livre riche en détails et en conseils est une source d'inspiration et de réflexion sur un mode de vie d'une époque et sur une mode de voyage de distinction. Chaque page regorge de remarques, d'anecdotes ou de mises en garde.

Si l'on compare le livre de Foster avec le guide de Grant Allen de la même période, on peut constater qu'il commence par «*Young man, go to Europe!*». L'auteur s'adresse aux étudiants de l'université de Cambridge. Allen préconise la découverte de Paris et, comme but ultime de voyage, l'Italie : «*After Italy you will understand everything else by the light of what you have learnt in the 'city of the soul' Venice, Rome, Florence*». Il termine le texte de son introduction de façon lyrique : «*Italy above all things, Italy, Italy, Italy!*». La fin du voyage est optionnelle : soit le nord en direction de Berlin, soit le sud par la Sicile, la Grèce et l'Égypte. Londres et l'Angleterre ne sont pas recommandées, car jugées trop modernes. En cela, il diverge terriblement de l'intérêt profond que nos dames portent à la culture anglaise. Nos dames évitent l'Égypte, mais se rendent en Turquie. Tous ces voyages reposent sur une valeur suprême : le temps libre. Ils ne peuvent donc s'adresser qu'à une classe fortunée, classe des loisirs, qui a les moyens financiers et le goût de se cultiver sur place.

Tous ces voyageurs adhèrent à un passé qui a un sens et une beauté dans un monde en plein changement, agressé par l'industrialisation moderne. De la lecture de ces livres se dégage le mythe d'un passé romantique qu'il faut s'approprier avant qu'il ne disparaisse tout à fait. Pour quelques années encore les Américains vont suivre les principes de ces différentes relations de voyage, mais la Guerre 1914-

1918, la crise de 1929 et la Seconde Guerre mondiale vont mettre fin à ce tourisme élitiste pour laisser place à une forme différente de tourisme, tourisme dit de masse.

Toutefois, de nos jours, certains touristes de connaisseurs reprennent le flambeau du tourisme de distinction et cherchent à nouveau des destinations parcourues par une élite passée. Ainsi on voit des livres-guides s'intéresser à ce type de clientèle comme par exemple *Le Paris des Connaisseurs*, publié en 2002 par Flammarion, ou des guides de croisières du Connaisseur sur le Rhin ou dans les Caraïbes. Le Grand Tour authentique est vanté et vendu par des agences sur Internet. Car le «Connaisseur» ne recherche avant tout que l'authenticité dans les bazars d'Istanbul ou les boutiques huppées et historiques du Paris du Luxe. En ce monde, à nouveau en plein bouleversement, le connaisseur du XXI^e siècle s'extasie sur la possibilité de remettre ses pas dans les pas des grands voyageurs de l'élite oisive et décadente du Grand Tour mythique.

Martine Geronimi est chercheuse au GREF (groupe de recherche sur les Espaces festifs) et journaliste. Elle enseigne la géographie touristique et la géographie historique et culturelle à l'UQAM.

Notes

- 1 On dénombre 150 000 anglais qui font le voyage.
- 2 «A most charming Canadian Gentleman, who has made the voyage a delight for us.»
- 3 [<http://www.warwick-castle.co.uk/>].
- 4 [<http://www.photographymuseum.com/eatext.html>].
- 5 [<http://www.historia.presse.fr/data/mag/675/67503401.html>].
- 6 La goélette America remporte une course autour de l'île de Wight devant la Reine Victoria en 1851. La première régata transatlantique a lieu en 1866 (New York/Cowes) : trois yachts.
- 7 [<http://www.picturesofengland.com/windermere/index.html>].
- 8 [http://fp.armitt.plus.com/harriet_marti_neau_and_ambleside.htm].

- 9 «Je voudrais n'être pas Français pour pouvoir dire, -Que je te choisis, France, et que, je te proclame Ma patrie et ma gloire et mon unique amour».

Bibliographie

- Allen, Grant (1899), *The European Tour*, London, G. Richards.
- Boyer, Marc (1995), «L'invention de distinction, moteur du tourisme ? Hier et aujourd'hui», *Téoros*, vol. 14, no 2, p. 41-57.
- Briganti, G., L. Trezzani, et L. Laureati (1971), «Viviano Codazzi», dans I. Pittori Bergamaschi, vol. I, Bergame, 1975 ; *Les Peintres de vedute* (I. Vedutisti), Venise.
- Feifer, Maxine (1986), *Tourism in History: From Imperial Rome to the Present*, Stern and Day, New York.
- Foster, Agness Greene (1910), *By the Way. Travel Letters Written During Several Journeys Abroad Describing Sojourns in England, Scotland, Ireland, France, Germany, Austria-Hungary, Italy, Greece and European and Asiatic Turkey*, San Francisco, Paul Elder and Co.
- Horne, David (1984), *The Great Museum, the Re-presentation of History*, London and Sydney, Pluto Press.
- Ousby, Ian (1990), *The Englishman's England: Taste, Travel and the Rise of Tourism*, Cambridge.
- Ruskin, John (1983), *Les pierres de Venise*, Paris, Hermann.
- Stendhal (1850), *Mémoires d'un touriste : Œuvres complètes de Stendhal*, Paris, Ambroise Dupont Éditeur.
- Towner, John (1996) *An historical Geography of Recreation and Tourism in the Western World 1540-1940*, Chichester, New York, Brisbane, Toronto, Singapore, John Wiley and Sons.
- Veblen, Thorstein (1970), *The Theory of the Leisure Class*, Macmillan, édition française Gallimard, *Théorie de la classe de loisir*, traduit par Louis Évrard, précédé de «Avez-vous lu Veblen ?» par Raymond Aron.
- Verroust, Jacques (2002) *Le Paris des connaisseurs, Les boutiques qui font l'âme de Paris*, Paris, Flammarion
- Wackerman, Gabriel (1996), «Tourisme», dans *Encyclopædia Universalis*, Paris, vol. 22 Corpus, p. 781-803.